



Rock'n'Kroll

Une personnalité dévoile ses œuvres d'art préférées. Celles qui, à ses yeux, n'ont pas de prix. Pourtant, elles en ont un. Elles révèlent aussi des pans inédits de son parcours, de son caractère et de son intimité. Cette semaine : le dessinateur de presse et humoriste Pierre Kroll.

PAR MARINA LAURENT • PHOTO : DEBBY TERMONIA

J'eans et tee-shirt noir, barbe de trois jours, c'est un Pierre Kroll tout bronzé qui revient de Kinshasa où il jouait son premier one man show, *10 villes, 10 dates, et voilà*.

Il nous accueille chez lui, à Angleur, dans un hall d'entrée tapissé de masques africains. « Je suis né au Congo, ça

a un peu élargi mon univers. Mais j'adore mon masque en cire de gille de Binche, c'est un vrai, vous savez », explique-t-il en le montrant fièrement du doigt. Notre hôte est un grand bavard mais avant de parler d'art, il propose de faire le tour du propriétaire, tant la maison parle de lui et de ses goûts. Avant de croquer la Belgique, ses émois ou

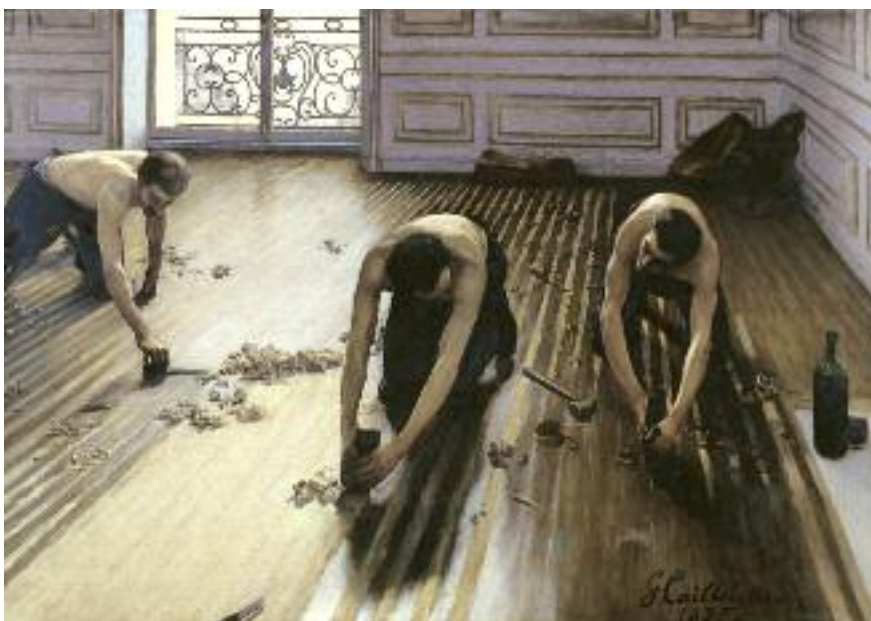
ses travers, Kroll était architecte. Une profession qu'il exerce deux ans seulement, avant de faire son service militaire (civil) dans un théâtre de marionnettes, puis de reprendre une licence en environnement. Pour se consacrer finalement à sa passion d'enfant, le dessin. « J'avais retenu la leçon de mon père, un ingénieur tropical qui, au retour du Congo, avait dû exercer pour le reste de sa vie un métier qu'il détestait. Son message était : "Fais ce qui te passionne, à n'importe quel prix mais gagne ta vie pour nourrir tes enfants". »

Et c'est la cinquantaine dépassée que Kroll renouait avec ses premières amours en construisant sa propre maison, dont il se dit « pas fier mais heureux, même si j'aurais bien mis des escalators à la place des escaliers et des hublots à la place des fenêtres. Et, finalement, je me retrouve avec un cube couvert de planches en bois et plein de pièces carrées. C'est marrant, car j'ai fait tout le contraire de ce que je croyais aimer à la base ; vous verrez, c'est une constante chez moi. » Sur les marches de l'escalier qui mène à son bureau, un livre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts, la prestigieuse institution qui l'accueillait comme →

Gustave Caillebotte (1848 – 1894)

Peu reconnu de son vivant (un grand tort), il inscrit cependant son nom dans l'histoire au XIX^e siècle comme mécène et collectionneur avisé de ses amis impressionnistes (Renoir, Monet, Degas, Manet, Cézanne et Pissaro...). Son réalisme radical et audacieux, presque photographique, lui vaut de participer à la plupart des fameuses expositions de ces peintres dissidents et profondément modernistes. A sa mort, il lègue l'ensemble de sa collection à l'Etat français et, par-là, fait entrer tous ses amis dans les collections nationales. Merci à lui.

Sur le marché de l'art. Une star, désormais. Ses peintures s'arrachent (surtout aux Etats-Unis) pour des montants allant de 100 000 à 500 000 euros. Parfois au-delà du million.



WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM

Les Raboteurs de parquet, Gustave Caillebotte, 1875 (102cm x 146,5 cm).

→ membre associé en février dernier. « Ça m'a fait très plaisir. Depuis, il est arrivé que l'Académie fasse circuler un de mes dessins pour exprimer son idée sur le burkini par exemple. Ça m'a touché. Plaire à la fois à monsieur Tout-le-Monde et à des gens très sérieux, je dis merci. »

Son bureau est une vaste pièce lumineuse, qui tient autant de la salle de jeux que du cabinet de curiosités. Au centre, deux grandes tables recouvertes de crayons de couleur, feutres et marqueurs éparpillés sur des dessins connus ou inédits qu'il colorie en vue de son prochain album, le vingt-deuxième. Sur les murs, une grande limule (animal préhistorique), un beau flamant rose empaillé que Kroll qualifie volontiers de « play-boy de son époque », une tête d'évêque sculptée qui lui servait de modèle à Saint-Luc et une poupée Buzz l'Eclair que le dessinateur verrait bien crucifié, comme Jésus. Face à cette ménagerie, une reproduction d'un buste humain au milieu de bibliothèques remplies de BD, de livres d'art et de brocs. Un peu à l'image

de la Belgique, le monde de Kroll est un univers en soi.

L'oncle magnifique

Installé dans un canapé qui n'a pas l'air de l'accueillir souvent, le dessinateur – qui débite facilement 300 mots à la minute – précise : « C'est terriblement difficile de se limiter à trois œuvres d'art, moi il m'en faudrait vingt. D'autant que j'ai beaucoup de difficultés à ne pas partir dans tous les sens. Bon... » finit-il par confier en se grattant la tête, l'air un peu adolescent. Son premier choix : la maison médicale de l'UCL, Mémé, réalisée par l'architecte Lucien Kroll. « Pas parce que c'était mon oncle mais bien parce que c'est un bâtiment fantastique, qui a eu une influence considérable dans ma vie. L'architecture participative, dont Lucien Kroll était le pape, est un mouvement qui considère qu'un bâtiment n'est pas la "chose" d'un architecte ou d'un expert, mais celle des gens qui l'utiliseront. C'est un pamphlet contre l'architecture "objet", du genre Le Corbusier, que j'aime par ailleurs beaucoup.

Mais le Corbu urbaniste qui ambitionnait de faire vivre tout le monde de la même manière, c'est un fasciste de première. Avec la Mémé, c'est tout le contraire : on est en post-68, c'est le "Walen buiten", on est en train de construire une ville néo-médiévale dans le Brabant wallon et, pour des raisons politiques, on doit laisser quelque chose à Bruxelles... Alors que tous les architectes grenouillent pour avoir du boulot sur ces chantiers-là, mon oncle va être choisi non pas par le politique, mais par les étudiants et l'université, directement. Car contrairement aux autres, il ne cherchait pas à imposer sa vision, mais privilégiait les discussions avec les futurs usagers du bâtiment. »

Pierre Kroll, qui jusque-là balayait l'air de ses gestes, se met à tapoter la photo du célèbre bâtiment. « Des fenêtres toutes différentes, placées dans tous les sens, des tuiles sur les pignons, on ne peut pas l'inventer tout seul... Ou alors je ne sais pas ce qu'il faut fumer, hein ! » Et, avec son accent liégeois, de lâcher un « Non mais c'est vrai, à quoi ça sert de faire des bâtiments si c'est pas fait pour les gens ? » accompagné d'un regard plein d'interrogations. « Je ne sais pas s'il est fier de moi, reprend-il, mais moi je suis très fier d'être son neveu. Pour sa vision, que je partage à 100%... Alors voilà, j'ai tellement bien compris que je me suis dit que je ne ferai sans doute jamais aussi bien que lui. »

Sans trémolos, ni regrets. C'est que Kroll est un homme heureux : « Je fais un métier un peu plus rock'n'roll, je le regretterai peut-être plus tard... Puisque, en vieillissant, les chanteurs de hard rock sont un peu pathétiques comparé aux architectes qui, eux, vont plutôt en s'améliorant. C'est comique, car mon métier est vraiment à l'opposé de mes études : l'architecture, ça coûte très très cher, ça dure infiniment longtemps, alors que ce que je fais, ça ne coûte rien et ça disparaît tout de suite. »

Ni Dieu ni maître

Son portable sonne, un journal voudrait un dessin pour illustrer ses 20 ans de télé à la RTBF, l'occasion d'aborder la politique.



La caverne du Pont d'Arc, réplique de la grotte Chauvet-Pont d'Arc, en Ardèche.

La grotte Chauvet-Pont d'Arc (Ardèche, approximativement 32 000 av. J.-C.)

Au paléolithique, on dessine surtout des signes géométriques et des animaux, comme en témoignent de nombreuses grottes européennes. Celle de Chauvet (découverte en 1994 par un monsieur Chauvet) est riche de plus de 430 représentations animales. On y apprend que des panthères, des lions, des rhinocéros et des hyènes peuplaient nos contrées. Et surtout que, 32 000 av. J.-C., l'art ne se résumait pas qu'à un mobilier fonctionnel ou à des statuettes en ivoire comme celles découvertes en Allemagne. L'art pariétal existait déjà bel et bien et c'est en France qu'il se développait ; exit donc les théories linéaires sur le savoir-faire artistique. Les techniques des dessins de la grotte font la part belle à l'estompe et à la perspective (déjà). Et attribuent l'ensemble des fresques à un artiste unique, probablement aidé d'assistants.



Mémé, la maison médicale de l'UCL, imaginée par Lucien Kroll, quartier des facultés de médecine, Woluwe-Saint-Lambert, 1970-1971.

Lucien Kroll (1927)

L'architecte belge est une star... à l'étranger. Pourfendeur des dérives de l'urbanisation et de l'industrialisation du logement, à l'inverse du modernisme cher à son siècle, il se distingue pour son engagement architectural en faveur de la participation citoyenne et de l'écologie. Lucien Kroll aime l'habitat aux allures de « vicinitude » où la proximité entraîne les solidarités. Si vous avez raté l'unique rétrospective qui lui rendait hommage ainsi qu'à son épouse Simone cet été à Bozar, rendez-vous à la Mémé à Woluwe-saint-Lambert, au monastère de Rixensart et en bien d'autres lieux, en Belgique comme ailleurs (France, Pays-Bas, Allemagne...).

A laquelle il affirme ne pas s'intéresser plus que s'il était dentiste, comme la notoriété dont il se fiche un peu : « C'est clair que, pour faire des dessins sur BHV, tous les dimanches pendant trois ans, il faut supporter la politique, d'autant que dans cinq ans, plus personne ne saura ce que c'était. Mais l'exposition en soi, je n'aime pas. Ce que j'aime en télé, c'est le fait de devoir assumer mes dessins et mes opinions face aux gens concernés. C'est un peu le même principe pour mon spectacle : j'aime y assumer mes dessins devant les gens et de les voir rire. Plus que d'être sur une scène et de faire un show. »

Pas tendre mais jamais méchant, drôle et qui tape juste... Des adjectifs qui reviennent souvent à son propos. « Je pense et j'espère n'être jamais méchant, je déteste vraiment quand les gens sont fâchés. Par contre, je ne suis pas dupe du jeu des uns et des autres et je me tiens à équidistance de tous les partis. Je n'ai ni Dieu ni maître.

Quelques anecdotes et un cours d'architecture plus tard, Pierre Kroll enchaîne sur son deuxième choix : *Les Raboteurs de parquet*. « Ce tableau de Caillebotte fait partie de ceux que je vais revoir dès que j'en ai l'occasion. Caillebotte à Paris, Vermeer à Amsterdam, Picasso à Madrid... Ça fait un peu « esthète en vacances » mais ce sont véritablement des œuvres dont il faut voir et revoir l'original. Au-delà du fait que je trouve ce tableau sublime, je suis fasciné par la trivialité et la banalité du sujet, c'est un peu la peinture de « tout le monde ». Avoir envie de peindre des mecs qui poncent votre parquet, je trouve ça absolument génial, sans compter toutes les références auxquelles ce tableau fait allusion : les muscles, le réalisme soviétique, le travail et l'hyper-réalisme qui s'annonce. A sa manière, il renferme toutes les œuvres d'art du monde. J'adore aussi imaginer le dialogue de ces types en train de travailler. J'ai souvent fait ça avec mes enfants : je me plante devant un tableau et j'invente

ce que les gens disent... Ici, ça pourrait être supermatérialiste, du style "A quelle heure on finit ou on mange quoi à midi" ou bien "Il faut que je te dise un truc, ta femme te trompe et c'est avec moi". »

Marcel et les lions

Son troisième choix ? La grotte Chauvet, en Ardèche. Cet été, il a visité la caverne du Pont d'Arc, sa réplique. Les yeux encore tout étoilés, il raconte : « Un jour, il y a 30000 ans, un mec était là avec son fusain, il s'appelait peut-être Marcel, sa femme l'attendait peut-être avec le repas pendant que lui dessinait des têtes de bêtes sur les parois de cette grotte. Je trouve ça formidable de recevoir aujourd'hui un passé si ancien, c'est un cadeau tellement émouvant. Je ne veux pas faire le malin mais quand on sait dessiner aussi bien la tête d'un lion ou d'une panthère, pourquoi ne dessine-t-on pas la tête de son voisin ? Or, dans l'art pariétal, les êtres humains sont stylisés et peu représentés. Pourquoi ? Est-ce déjà la même humanité avec des interdits de représentation comme nous les connaissons ? Je pense aussi au talent de ces artistes et je reste fasciné par la qualité de leurs dessins. Parce que des animaux pareils, ils ne les ont jamais vus au repos... Encore moins en photo ! »

Et Kroll bifurque, toujours au galop : « C'est marrant mais quand je fais un vrai beau dessin, tout le monde, y compris mes enfants, semble surpris que je sache dessiner... Alors que j'adore les "beaux dessins", à la Norman Rockwell ou Marcel Marlier, qui sont véritablement dans la perfection du trait... Moi je n'en fais jamais, mon métier ne s'y prête pas vraiment non plus. Mais j'aime que ça aille vite, par peur de perdre l'envie de dessiner mon truc. Et quand je regarde Rockwell ou Caillebotte, c'est encore la banalité des sujets qui rejoint le côté humain des choses... Finalement le dessin, c'est la petite architecture de tout le monde. » ♦

Dans notre édition du 14 octobre :
Nicolas Vadot.